

Jacques Bonnet, Olivier Milhaud, Marie-Christine Doceul
13 décembre 2001

Le Bellecour, 13 décembre 2001

Du World Trade Center aux usines de Toulouse : la vulnérabilité des grandes villes

En ce jeudi 13 décembre 2001, 3 mois après les attentats de New York, 2 mois après l'explosion de l'usine AZF, le café Bellecour accueillait Jacques BONNET, professeur à l'Université de Lyon 3, spécialiste des grandes villes (thèse sur Lyon, place tertiaire. Contribution à une géographie des affaires - 1982, Les grandes métropoles mondiales - Nathan - 1994), mais aussi engagé dans une réflexion sur les risques : sa récente participation au colloque « Risques et Territoires » de mai 2001 à Lyon sur ce thème le prouve. (Voir à ce sujet le [site de l'UMR 5600](#))

Olivier MILHAUD, qui fut son étudiant de maîtrise l'an passé, relia d'emblée villes, risques et vulnérabilité : cette dernière renvoie à l'endommagement potentiel des biens et des personnes mais aussi à la vulnérabilité même des sociétés à travers leur capacité de réponse à ces crises potentielles (DAUPHINE, 2001) ; dès lors, la densité et la diversité qui caractérisent les villes ne sont-elles pas sources d'une vulnérabilité croissante ? La question est sensible à Lyon dont la spécificité selon l'ADRIRE est « l'hyperconcentration des activités dangereuses »

1 - L'inversion des perceptions Autrefois, les « grandes peurs » (Jean DELUMEAU) étaient plus fortes dans le monde rural, alors qu'aujourd'hui selon Claude CHALINE « les dangers sont dans les villes » qu'ils soient sanitaires, technologiques ou géopolitiques, et les dangers naturels y ont de plus grands effets. C'est bien dans la ville au XIe s. qu'est née la notion d'assurance, et c'est à Londres après le « Great Fire » de 1666, que les assurances anglaises se développèrent. La ville qu'on peut définir comme un système d'organisation collective renforce sa vulnérabilité en y concentrant le lieu du pouvoir, en étant un lieu d'avant-garde par son cosmopolitisme, en exacerbant les inégalités socio-culturelles. Tous ces risques sont dénoncés par l'idéologie anti-ville, développée au XVIIIe s. par J-J Rousseau, l'Encyclopédie, les Physiocrates, Hume qui fixe un seuil maximum de 700 000 h pour la taille d'une ville. Vieille idéologie reprise plus près de nous par les Tiers-Mondistes et leur vision catastrophiste de l'urbanisation, les Chinois lors du Grand Bond en Avant ou les Khmers rouges. Aujourd'hui après l'accident de Toulouse, la vigueur du discours anti-industriel peut être vu comme un retour des « grandes peurs ».

2 - La réponse aux dangers. Il est une grande différence entre les pays organisés qui peuvent répondre et les sociétés plus fragiles politiquement (cf. Anne-Line DIDIER - Etats échoués - PUF - 2001) : les catastrophes de l'industrie chimique ont fait presque 500 morts à Mexico en 1984, 18 à Feyzin en 1966, et 20 000 handicapés à Bhopal en 1984. L'Histoire démontre la permanence des dangers : depuis la Peste Noire qui décima la moitié de la population de Marseille en 1348, jusqu'aux incendies de Toulouse qui ravagèrent la ville pendant 2 semaines en 1442, de Chicago en 1871, de Salonique en 1917, en passant par les séismes, causes d'incendies catastrophiques à Lisbonne en 1755, ou Tokyo en 1923 (100 000 morts) et par les

épidémies : 20 000 morts du choléra à Paris en 1832, 10 000 à Hambourg en 1892, 15 000 morts de la variole à Paris en 1871, sans parler de la tuberculose. La réaction est à chaque fois une amélioration de l'organisation collective. La vitalité des économies urbaines est renforcée par la catastrophe : le grand incendie de Londres et le développement de l'assurance, le tremblement de terre de Lisbonne et la naissance d'un urbanisme moderne, l'incendie de Chicago et l'essor de l'agro-business... et aussi des gratte-ciel. En sera-t-il de même avec les attentats de NY ? Le coût s'élève à 100 Mds \$, conséquence des incendies, du choc équivalent à un séisme d'amplitude 4 et de la température atteinte (1000 °C). Conséquences : bouleversement dans les assurances, progrès de la prévention tant dans les normes de construction des tours que dans les exercices d'évacuation, modifications dans l'organisation des entreprises : la division géographique du travail écarte des concentrations d'activités tertiaires de haut niveau dans des tours, même si le WTC était loin de n'accueillir que des cadres dirigeants. IBM par ex. est une entreprise réseau dont les sièges sont dans des villes moyennes ou « edge cities ».

3 - 3 observations >1. Ne pas se faire d'illusions sur une éventuelle dispersion des bureaux : on ne peut pas faire l'économie du CBD car la division croissante du travail dans les services accroît le nombre de compétences à rassembler et car la surproductivité des grandes villes existe bel et bien : + 38 % . >2. Ne pas se faire d'illusions sur les vertus des NTIC pour favoriser la dispersion : la rencontre des cadres dirigeants dans des lieux centraux polarisés est nécessaire. La nouvelle économie n'aboutira pas à un essaimage. >3. La ville est depuis Ur un lieu privilégié de contradictions, source des dynamiques de l'Histoire. C'est un lieu de brassage, d'invention, d'avant-garde.

Débat

Le débat est lancé par **Olivier Milhaud** qui se demande si la vulnérabilité des villes n'est pas gonflée par la surmédiatisation dont elles sont l'objet et donc s'il n'y a pas là une injustice territoriale. JB pense surtout que la société urbaine est plus sensible à l'idée du risque et que sa vulnérabilité est plus grande au sentiment d'insécurité. La sociologie du risque a montré que le besoin de sécurité est plus grand en ville. Le sentiment d'insécurité augmente sans lien avec le réel. Un mémoire de DESS a montré qu'à Meyzieu (banlieue nord-est de Lyon), les plaintes contre les nuisances de la zone industrielle (pollution, bruit, camions) vont croissant alors que ces contraintes n'ont pas augmenté bien au contraire. Il a montré aussi que ce sont les habitants du pavillonnaire aisé qui se sont installés après l'implantation de la zone industrielle qui se plaignent le plus. Ce qui fait penser aussi à la couverture inégale de l'A86 selon le contenu social des banlieues traversées.

Marie-Christine Doceul remarque que la géographie intra-urbaine du risque différencie le centre-ville de la périphérie où depuis longtemps les risques sont rejetés. JB ajoute que la croissance urbaine fait que les faubourgs industriels sont désormais de la banlieue proche : St-Fons à 5 km du centre de Lyon, l'usine AZF de Toulouse à 4 km du centre-ville.

Jacques Defossé dévoile un autre dégât collatéral, conséquence du 11 septembre : l'abandon du projet de 2ème tour de bureaux à Lyon. C'est en fait un problème de masse critique de la ville : Lyon ne semble pas être de taille suffisante pour accéder à la verticalité.

La question des normes de sécurité et du respect de ces normes (ex des permis de construire accordés à Saint-Fons) amène Jacques Bonnet à souligner l'importance des contrôles extérieurs dans les sites industriels (et non des industriels eux-mêmes). Et donc les villes des

pays où il y a déficit d'Etat (ex : Lagos, Karachi) sont très vulnérables. Ch. Montès ajoute que la ville la plus polluée des EU est Houston avec sa « plaine de la chimie », ce n'est pas un hasard si l'Etat du Texas est aux mains des industriels.

On en revient à l'idée-clé de l'exposé de Jacques Bonnet : la ville accroît la vulnérabilité des sociétés mais elle permet aussi à l'organisation collective de progresser. Christian Montès renforce cette idée avec l'ex. de l'incendie de Chicago qui a conduit les 2 compagnies de pompiers de Chicago à se regrouper en une compagnie municipale mieux organisée, et qui est à l'origine de l'installation de réservoirs d'eau sur le sommet des immeubles.

Est-ce que l'exemple des métropoles californiennes à risques va dans le sens d'un essaimage des activités tertiaires, d'un déversement, vers les villes des Rocheuses par ex ? Ch. Montès incite à la prudence : la Silicon Valley qu'on croyait à bout croît encore. Salt Lake City, Las Vegas ont une croissance limitée par leur géographie d'oasis. Et même si Las Vegas a 1.5 million d'habitants aujourd'hui au lieu de 400 000 en 1980, cela représente encore 11 fois moins que Los Angeles.

Un étudiant pose ensuite la question du lien entre croissance urbaine et risque, à la suite de ses lectures de Patrick PIGEON : y aurait-il un seuil de croissance au-delà duquel on ne peut que tomber dans le risque ? J. BONNET récusé la notion de seuil, la limite est fonction de la capacité d'organisation des sociétés. 1er exemple : J. BEAUJEU-GARNIER pense que le seuil a été atteint pour Paris en 1788 avec 500 000 h posant le problème de l'approvisionnement par les campagnes, le réseau de chemin de fer en étoile qui alimente la capitale permet la forte croissance des années 1850-1870. 2ème exemple : Mexico n'est pas devenue la 1ère agglomération du monde comme on l'a longtemps enseigné, peut-être a-t-elle atteint aujourd'hui ce seuil en fonction des limites de son organisation politique.

Enfin **Marie-Christine Doceul** rappelle que le drame ne conduit pas toujours à une renaissance, à un progrès : on peut vouloir reconstruire à l'identique (centre historique après un bombardement par ex.). Qu'en sera-t'il à NY ? Ch. Montès répond que tout dépend des assurances : le coût de la reconstruction est de 6.8 Mds \$, or les assurances remboursent 3.5 Mds pour un accident, mais si on réussit à obtenir qu'il y a eu 2 accidents car 2 chocs, alors la reconstruction peut être financée. Mais on a plutôt l'air de s'orienter vers une reconstruction virtuelle : un faisceau lumineux à la place des tours !

Brève bibliographie :

DAUPHINE, André (2001) - *Risques et catastrophes. Observer, spatialiser, comprendre, gérer.* A. Colin

DELUMEAU, Jean et LEQUIN, Yves (1987) - *Le malheur des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France*, Larousse

DIDIER, Anne-Line et alii (2001) - *Etats échoués, mégapoles anarchiques*, PUF

PIGEON, Patrick, (1994) - *Ville et environnement*, Nathan

Compte-rendu : Marie-Christine Doceul et Olivier Milhaud

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net